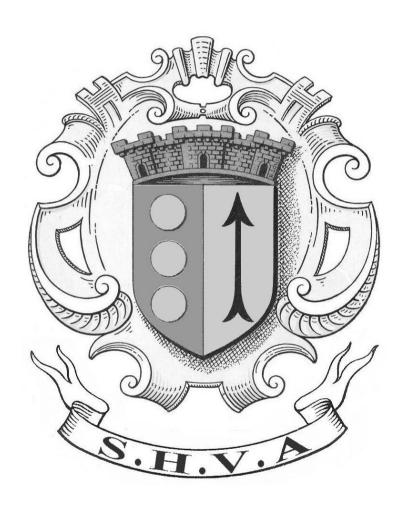
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE



AUBERVILLIERS Les Vertus À travers le temps

N°85 Octobre 2016

SOMMAIRE

- Démolition du 33 av. Jean Jaurès
- Médecins à Aubervilliers (suite)
 - La libération d'Aubervilliers
 - La "Pépinière"
 - Se nourrir de 1940 à 1944
 - Se chauffer sous l'occupation
 - La Maladrerie
 - Translation des cimetières
 - Recherches
 - À vos crayons

DÉMOLITION DU 33 AVENUE JEAN JAURÈS

Commentaire des frères Daniel et Bernard ORANTIN



Quand la télé nous fait assister à la démolition d'une tour d'habitation dans le cadre d'une rénovation urbaine, on voit souvent des larmes couler sur le visage de plusieurs des anciens habitants : ils sont envahis par l'émotion de voir détruit le lieu où ils ont passé une partie de leur vie, même si cet immeuble est en très mauvais état.

La démolition de l'immeuble du 33, avenue Jean Jaurès, au mois d'août 2016, dans le cadre de la rénovation urbaine du quartier des Quatre-Chemins où nous avons passé notre enfance nous a sans doute moins émus, mais nous tenions à revoir l'appartement où nous avons habité depuis notre naissance jusqu'en 1963.

Un grand merci à la Séquano-aménagement et au responsable du chantier de démolition de nous avoir permis cette visite ce matin du mercredi 22 juin 2016.

La façade de cet immeuble de trois étages construit dans la seconde partie du 19ème siècle autour de 1860 avait heureusement été ravalée il y a une trentaine d'années. Le grand portail métallique, derrière lequel aboyait le berger allemand du concierge, est déjà démonté et remplacé par un mur depuis l'évacuation de l'immeuble.

Au fond de la cour pavée, l'atelier de mécanique automobile est détruit. Mais le reste est toujours là.

Dans la cour, le local utilisé par le propriétaire de l'immeuble, Monsieur Peping ; et à côté, le logement du couple de concierges ; lui se prénommait Gaston et était souvent vêtu d'un débardeur bleu et coiffé d'une casquette.

L'accès aux logements se fait par la cour : quelques marches et une petite porte, dont le haut est vitré, s'ouvre sur la cage d'escalier. Au rez-de-chaussée, il y a deux portes : l'une conduit à la cave où notre père allait chercher le charbon, l'autre s'ouvre sur l'arrière-boutique du commerce de l'avenue Jean-Jaurès qui était réputé, du temps de notre enfance, pour ses dragées. Les commerçants s'appelaient Monsieur et Madame Lits (orthographe approximative) avec qui nos parents avaient des liens amicaux. C'est chez eux que nous étions appelés au téléphone («Madame Orantin, téléphone! » à trois étages d'intervalle…), même si cet appareil était peu utilisé; un ou deux ans de délai étaient alors nécessaires pour obtenir l'ouverture d'une ligne téléphonique chez un particulier. Malheureusement, ces sympathiques commerçants (ils se levaient pour nous saluer lorsque nous partions en vacances à 5 heures du matin) sont partis après le décès de leur fils, pilote d'un avion de ligne qui s'est écrasé.

Ils seront remplacés par Monsieur et Madame Proutiere.



L'escalier est en colimaçon et il s'en dégageait alors une odeur désagréable. Au 1er étage habitait Monsieur Ramus. Au 2ème étage est arrivée, au début des années 60, la famille Selam. Elle avait été rapatriée d'Algérie et on sentait l'odeur forte de la cuisine et des épices - du kamoun peut être - (d'après maman, ils faisaient sécher de la viande sur le rebord de leur fenêtre.)

Au 3^{ème} étage il y avait 3 logements (regroupés en un seul dans les années 70) :

- au fond du couloir à gauche, deux pièces pour Monsieur et Madame Ranc et leur fils qui était un peu plus âgé que Bernard. Ils ont quitté leur logement avant nous pour Aulnay-sous-Bois. Ils vendaient des bas sur les marchés.
- la porte de face donnait accès à une grande chambre occupée par Madame Frise, que nous trouvions vieille...
- la porte à droite était celle de la famille Orantin.

Nos parents habitaient ce logement depuis leur mariage à l'été 1947. Notre père qui travaillait et habitait au 23 rue Solférino (partie de la rue démolie en 1965) l'avait probablement trouvé lui-même.

L'entrée du logement donnait sur un petit couloir étroit. Sur la droite, ce couloir devenait la cuisine, environ 1,50 m. de large. Au fond à droite l'évier, seul possibilité pour faire notre toilette, et à gauche la gazinière, séparés par cinquante centimètres. Notre mère se plaignait de se brûler les fesses quand elle était à l'évier. Une petite fenêtre donnait sur la cour. Nous avons retrouvé cette cuisine encore plus petite que dans notre mémoire. Et pourtant nous prenions le petit déjeuner sur une petite table installée dans cette pièce.

De l'autre côté de l'entrée, un couloir desservait à droite la chambre à coucher de nos parents, dont les dimensions correspondent à celles dont nous nous souvenions. Cette pièce abritait l'électrophone et le poste de télévision quand nos parents les ont achetés dans les années 1955-1956.

Par la fenêtre de cette chambre, il arrivait que notre mère discute avec une voisine de l'immeuble contigu au début de la rue Auvry.

De l'autre côté du logement, la deuxième pièce était la salle à manger. C'est là que nous dormions dans un divan qu'il fallait ouvrir chaque soir après avoir poussé la table où nous prenions tous nos repas.

Enfin entre les deux pièces principales il y avait une petite pièce sans fenêtre où une chaudière à charbon chauffait l'appartement. C'est là, dans la penderie dissimulée par un rideau que Daniel a découvert un jour nos cadeaux du Père Noël!



Pas de wc : il fallait descendre à miétage où ils étaient installés pour les logements des deuxième et troisième étages. Notre mère avait écrit de son écriture ronde au dessus de la cuvette des cabinets : « veuillez laisser les wc aussi propres qu'ils le sont ».

La salle à manger avait sa fenêtre sur l'avenue Jean-Jaurès.

Cette artère était bruyante

l'autoroute A1 n'existait pas et c'était donc une route importante vers l'aéroport du Bourget (Orly a ouvert en 1960 et Roissy bien plus tard...), vers le nord de la France et la Belgique ; même si le nombre de camions était inférieur à ce qu'il est de nos jours. Le souterrain des quatre-chemins n'a été creusé qu'avec le prolongement de la ligne 7 du métro en 1979, de la porte de la Villette jusqu'au fort d'Aubervilliers (La Courneuve – place du 8 mai le sera en 1987).

Le dimanche, du moins dans les premières années, défilait l'harmonie municipale de Pantin, puisque l'avenue Jean-Jaurès côté pair est située à Pantin. Toute la journée, dimanche compris mais pas le lundi, se tenait le marché entre les Quatre-Chemins et la limite de Paris. L'absence de marché nous convenait bien car les larges trottoirs de l'avenue nous permettaient de jouer tous les trois avec Bernard Faucherie au foot avec des capsules de bouteille. Il était donc très facile d'envoyer les enfants descendre faire des achats, il n'y avait pas de rue à traverser.

Parmi les magasins importants, citons aux coins de la rue Auvry la charcuterie Bottin et le chausseur André; Robero et ses belles robes de mariées, la belle bijouterie Cantrel, une bonne pâtisserie, un fromager "la ferme Sainte Suzanne", le café "le Muscat" qui existe toujours, le magasin de vêtements Le petit Brady (dont les propriétaires avaient recueilli notre père en 1945 à son retour de captivité, quand il découvrit que ses parents, son frère et sa sœur étaient morts en déportation), la mercerie Laumonnier au n°35, au n°37 (c'est dans cet immeuble qu'habitait le copain d'école de Bernard, Bernard Faucherie; depuis l'âge de quatre ans, ils ne se sont jamais perdus de vue) la pharmacie Luzuy et le magasin d'électro-ménager Faneuil qui vendait des disques 33 tours et 45 tours (aujourd'hui on dit vinyls), la lingerie Valery au n°39, puis une poissonnerie au 41, Balma au n° 43, grand magasin de vêtements et notre boulangerie Siffert. Il y avait aussi un fleuriste et surtout le magasin "Au Pierrot Gourmand" qui vendait entre autres les délicieux "Pol Plum Plouvier", sortes



de babas au rhum fabriqués industriellement à Montreuil (nous ne connaissions pas ce détail à l'époque. Bernard a cru retomber en enfance le jour où, en 2012, il a retrouvé ces Plums dans les rayons du Monoprix de la rue Ferragus, dans le même emballage. En face, sur le trottoir côté Pantin, les galeries Tomy. Situé juste en face avenue Jean-Jaurès, du magasin a brûlé en pleine journée

en 1959 (?). Nous avons vécu presqu'en direct cet événement et le saut dans le vide des victimes cherchant à se sauver reste gravé dans notre imagination (en réalité nous étions à la fête de Noël des écoles de la ville et l'incendie était éteint quand nous sommes rentrés à la maison).

C'est aussi sur cette avenue, au n° 17, que se tenait le cabinet de notre médecin, le docteur Laherrère.

Tout au bout de l'avenue en allant vers Paris, avant ce qui restait des anciennes "fortifs", il y avait un café, le Petit Cabanon, où le dimanche des musiciens animaient l'endroit.

La rue Auvry, dont tous les vieux immeubles sont maintenant démolis, jouxte le 33 avenue Jean-Jaurès. Nous l'utilisions souvent. C'était le chemin direct vers l'école maternelle Francine Fromond, rue Bordier, et l'école élémentaire Jean Macé, rue Henri Barbusse. Dans cette rue il y avait deux hôtels ; quand nous rentrions avec nos parents du box où était stationnée la voiture familiale, tout au bout de la rue, nous ne comprenions pas pourquoi il y avait toujours une longue file d'attente d'hommes à la porte de ces hôtels...

Cette rue a été aussi le théâtre d'incidents sans doute parfois mortels pendant la guerre d'Algérie, des coups de feu nocturnes en témoignaient.

Ce logement ne nous semblait pas petit malgré ses 35m² pour trois adultes (notre grand-mère nous y a rejoints pendant un an après le décès de notre grand-père) et deux enfants.

Nous avons quitté ce logement du 33 avenue Jean-Jaurès pendant l'été 1963 pour un autre quartier d'Aubervilliers qui nous était alors complètement inconnu, celui du centre-ville.



MÉDECINS À AUBERVILLIERS (SUITE)

LE DR ANTOINE PESQUÉ FUSILLÉ À CHÂTEAUBRIAND EN 1941

Antoine Pesqué est né à Rouen le 31 janvier 1886. Ses parents partent pour Douai où ils ouvrent un magasin de confection ; il y passera son enfance, son adolescence et soutiendra une thèse à la faculté de médecine de Lille.





Première page de la thèse de doctorat d'Antoine Pesqué On peut remarquer que sa thèse d'ophtalmologie s'appuie beaucoup sur les recherches effectuées en Allemagne à la faculté de médecine de Munich

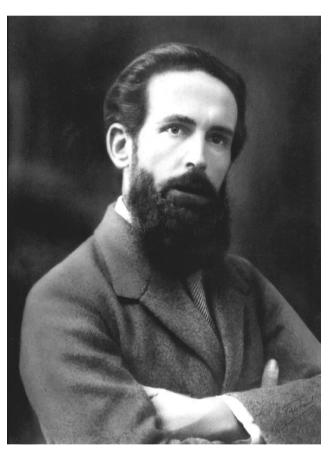
Trois ans plus tard, c'était la guerre et Pesqué est mobilisé. On le voit sur le cliché reproduit ci-dessus en 1914.

Blessé, mis au repos à Gueux, petit village de La Marne, il y fit la connaissance de sa future femme, alors infirmière bénévole, Georgette Boniface. Démobilisé à la fin de la guerre, il commence à exercer à Ménilmontant, puis part en province dans différents endroits où il reste à chaque fois peu de temps.

Comme nombre de ceux qui furent traumatisés par la boucherie qui venait de se terminer, il adhère au parti communiste. Cela explique sans doute qu'il ne puisse rester longtemps¹ dans la même région, en butte à l'hostilité des notables.

Il s'installe à Aubervilliers en 1936, d'abord au 121 boulevard Edouard Vaillant dans le Montfort puis, au centre ville 3 rue Ferragus, où exerceront après lui les docteurs Lacour et Baudoux.

Je citerai encore le docteur Buisson : « C'était un militant² ; on peut se demander ce qui a conduit ce fils d'une famille aisée à un tel engagement... Je crois qu'il synthétise trois des aspects de son humanisme : celui des valeurs chrétiennes que lui avait inculquées sa mère, celui du médecin côtoyant toutes les misères, celui du pacifiste marqué par ce qu'il avait vu dans la guerre. »



C'était aussi un pionnier de l'éducation sanitaire, donnant des cours de secourisme avec son épouse à Aubervilliers et au Pré-Saint-Gervais.

Quand survint la guerre, il avait 53 ans et ne fut pas mobilisé; restant à Aubervilliers avec quelques confrères pour soigner des habitants.

Il n'accepta pas la défaite, écouta radio Londres (sans précautions suffisantes) et, sur dénonciation, fut arrêté avec d'autres résistants dans un café de La Villette le 2 octobre 1940. Sa maison fouillée, on trouva des documents ; il fut emprisonné à la Santé, sa femme à La Roquette (prison disparue depuis).

En juillet 1941, il était transféré à Châteaubriand, où suite à l'exécution d'un officier allemand à Nantes, il fit partie avec Guy Moquet et 25 autres internés de ceux que Pucheu, ministre de l'intérieur de Vichy désigna aux Allemands comme otages à fusiller.

¹ Extrait de l'intervention de Jean Buisson, médecin chef du Centre de Santé d'Aubervilliers pour le centième anniversaire de la naissance d'Antoine Pesqué.

² Geneviève Dihé, alors enfant, se rappelle l'avoir vu participer à un stand du parti communiste vers la mairie.

Le souvenir des martyrs de Châteaubriand est commémoré chaque année dans cette ville ; à Aubervilliers, c'est particulièrement le souvenir du docteur Pesqué qui est rappelé : la rue de Pantin (ancien chemin de Saint-Maur) a pris son nom, de même que le Centre de Santé, extension de l'ancien dispensaire.



Le Centre de Santé Docteur Pesqué en construction

Jack RALITE

Maire d'Aubervilliers, ancien ministre

Le Docteur Jean BUISSON

et toute l'équipe du centre de santé municipal "Docteur-Pesqué"

seraient très sensibles à votre présence dans les locaux du centre de santé

Le mardi 22 Avril 1986 à partir de 20 h 30

pour commémorer le 100° anniversaire de la naissance du docteur Antoine PESQUE, médecin généraliste d'Aubervilliers, résistant, fusillé à Chateaubriant le 22 octobre 1941

Centre de santé municipal - 5, rue du Docteur-Pesqué - 43 52 62 90

Cet article a été rédigé à partir des recherches de Jacques Dessain, de l'intervention du docteur Buisson pour le centième anniversaire de la naissance du docteur Pesqué, d'un article de Sophie Ralite-Beaudet.

LA LIBÉRATION D'AUBERVILLIERS

L Y A 72 ANS, AU MOIS D'AOÛT, des combats ont eut lieu dans notre commune pour sa libération.

Élodie Belkorchia (SHVA, Archives d'Auber.) et Jacques Dessain (SHVA) ont organisé un parcours " que l'on pourrait dire interactif " au travers d'Aubervilliers afin de présenter aux participants les lieux mêmes où se sont déroulées les différentes actions.

Voici donc ci-dessous une chronologie de ces évènements et quelques photos.

Mardi 15 août 1944

Accrochage sanglant rue des Grandes Murailles : dix tués et six blessés dans le groupe dit " Papa " (Henri Manigart) détachement du C.D.L.R. (ceux de la résistance).

Mercredi 16 août

Après les cheminots, les postiers, la police entame la grève insurrectionnelle. La plupart des usines sont arrêtées. Intense circulation de camions allemands sur l'avenue Jean Jaurès, qui durera plusieurs jours. Ils évacuent leurs services.

Jeudi 17 août

L'insurrection commence par des combats aux Magasins Généraux. Ils se poursuivent toute la nuit (2 résistants probablement tués). La Croix Rouge s'installe au commissariat déserté, avec mission de remplacer Police Secours.

Vendredi 18 août

Arrivée de renforts allemands aux Magasins Généraux, tirs toute la journée. La résistance occupe les bureaux de Poste (Centre, rue E. Prévost) et s'empare de la Nationale, usine de conserves rue Henri Barbusse (c'est actuellement le collège Jean Moulin) qui produisait pour l'Allemagne.

Samedi 19 août

Occupation de la Mairie. Armand Lavie, boulanger rue Achille Domart, responsable d'un groupe de "Libé - Nord" prend la tête de la délégation spéciale. Les caisses de conserves sont déménagées de la Nationale et amenées rue Pasteur, au "Progrès" (actuelle Bourse du Travail). Elles permettront de ravitailler la population dans la semaine qui suivra.

Contre-attaque allemande infructueuse contre la Mairie (mais 4 morts angle avenue Victor Hugo et passage des Chalets). Aux magasins Généraux, l'occupant commence à évacuer du matériel et fait sauter des dépôts de munitions ou du matériel ne pouvant être déplacé.

Dimanche 20 août

Nouvelle attaque infructueuse contre la Mairie. Pertes allemandes, mais un résistant tué rue du Moutier (Émile Segard). En tentant d'arrêter un dénonciateur (Rétif, patron d'un café angle des rues Solférino et Jean Jaurès), l'agent de police Maurice Bernard est tué. Rétif est exécuté. Sa femme va chercher les Allemands stationnés sur les ponts de la Villette. Ceux-ci repartent après avoir mitraillé la rue Solférino. Blessés.

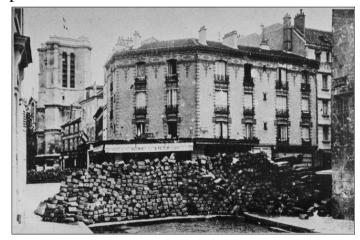
La Croix Rouge se déplace du commissariat trop exposé vers le groupe scolaire Paul Doumer¹ (Centre de défense passive). Elle le quittera quelques jours plus tard, pour l'usine Astra désaffectée, avenue de la République².

Lundi 21 août

Une colonne de chars parcourt l'avenue Jean Jaurès, tirant sur les passants ou les boutiques.

Mardi 22 août

Nouvelle attaque et nouvel échec contre la Mairie, pertes allemandes. Mais plusieurs morts rue de Paris (Lucien Leveau), avenue Victor Hugo (Carrouget et Granier) et de la République (Maxime Dubois). Des barricades commencent à renforcer les sacs de sable derrière lesquels les tireurs embusqués rue du Moutier prenaient les Allemands de flanc. Trois chars Tigre renforcent la défense



Barricades rue de Paris

allemande aux Magasins Généraux. Apparition au grand jour des journaux de la résistance tirés dans les imprimeries des journaux de la collaboration.

Mercredi 23 août

Les chars des Magasins Généraux repartent le matin, sans doute rejoindre la colonne bloquée vers Paris par la

barricade du pont de Flandre. Un de ces blindés tire un obus qui décimera un groupe de gens boulevard Félix Faure (au 207). Autres morts rue du Goulet. Dans de nouveaux accrochages vers la Mairie, mort de deux résistants (Ali Brahim et José Robledo).

¹ Actuellement collèges d'Alembert et Diderot.

² Là où il y aura les ateliers de la Ville, un centre d'apprentissage, avant la construction de la cité H.L.M. des 62, 64, 66 et 68

Avenue Jean Jaurès, aux Quatre Chemins, un jeune résistant de 15 ans, Jacques Lorenzi est tué³ (tir d'un milicien ?). Les Allemands évacuent le Fort d'Aubervilliers.

Jeudi 24 août

Arrivée des premiers éléments de la Division Leclerc à la porte d'Orléans.

Vendredi 25 août

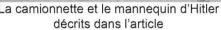
Arrivée dans la soirée d'un command-car venu en reconnaissance, car les Allemands contre-attaquent à Stains, Pierrefitte et Saint Denis. Ils sont stoppés par les F.T.P.F.⁴ et les F.F.I.⁵ Par prudence, les barricades sont doublées place de la Mairie. Évacuation des Magasins Généraux après la pose de mines, mais sans détruire les stocks. Cette retraite n'ira pas loin et les occupants sont capturés avant d'avoir pu faire leur jonction avec les troupes du Bourget.

Samedi 26 août

Grand défilé sur les Champs Elysées. Un groupe de F.F.I. et d'habitants d'Aubervilliers s'y rend sur une camionnette portant un mannequin d'Hitler accroché à une potence.

Les chars de la deuxième D.B. ont remplacé ceux des Allemands avenue Jean Jaurès. Ils avancent jusqu'aux Quatre-Routes. Une autre colonne a emprunté la R.N.1 et aidé la résistance à stopper définitivement l'attaque allemande sur Stains et Saint Denis. Bombardement de l'aviation et de l'artillerie allemande dans la nuit du 26 au 27. Des dégâts en plusieurs endroits, particulièrement avenue Jean Jaurès et aux Magasins Généraux (Bombes incendiaires).







³ Il sera enterré à Dugny, sa ville d'origine. Une rue porte son nom.

⁴ Francs Tireurs et Partisans Français

⁵ Forces Françaises de l'Intérieur

Dimanche 27 août

Les incendies aux Magasins Généraux, au garage Renault rue des Gardinoux ne sont maîtrisés qu'au petit matin. Les éléments de la deuxième D.B., sous le commandement du Colonel Dio stationnent toujours avenue Jean Jaurès. Ils ont rassemblé plusieurs dizaines de prisonniers allemands dans un terrain vague, près du square (actuellement cité E. Dubois, allée Grosperrin) où le Général Leclerc installera son P.C. et y passera la nuit.



Lundi 28 août

Départ des soldats qui vont chasser, avec l'aide des résistants les adversaires du Bourget.

Aubervilliers est libre!

P.S. Un incident qui aurait pu avoir de graves conséquences se produisit école Victor Hugo. Les services municipaux s'y étaient repliés pendant les combats autour de la Mairie. Un groupe d'Allemands (des S.S. a-t-il été affirmé), obligés de se replier après une attaque infructueuse, traqués (un des leurs fut tué) prirent les employés en otage, menaçant de les exécuter. Il fallut longtemps parlementer pour qu'ils se calment et qu'ils acceptent de partir avec quelques guides pour retrouver leur base. Il y a de nombreux témoignages sur cet épisode, mais je n'ai pu le dater avec précision, probablement le mardi 22 ou le mercredi 23.

Jacques DESSAIN

LA PÉPINIÈRE 1

l'occasion des journées du patrimoine le responsable de **La Pépinière** M. Gaspard Tine-beres (membre de la S.H.V.A.) a organisé dans la cour de la ferme Mazier un repas basé sur les légumes historiques de la plaine des Vertus. Pourquoi à la ferme Mazier ? Parce qu'elle est le garant du patrimoine maraîcher de la ville d'Aubervilliers et vestige de son succès agricole au 19ème siècle (sic).







¹ La Pépinière est un collectif de personnes dont la volonté commune est de rassembler les gens autour d'une économie locale basée sur des principes simples tels qu'une production et une consommation alimentaire saines et responsables.

SE NOURRIR DE 1940 À 1944

SOUVENIRS D'UN ALBERTIVILLARIEN (par Jacques DESSAIN)

« À toutes ces femmes qui firent des prodiges pour que leurs enfants survivent ».

Te n'évoquerai pas les rationnements divers (pain, pâtes, huile, lait, etc..) remis contre des tickets d'alimentation insuffisants pour subsister, mais qui représentaient l'essentiel des ressources de la population d'Aubervilliers.

Il y avait le marché noir, mais très peu avaient assez de ressources pour en profiter dans notre ville ;

Je parlerai surtout de quelques à-côtés qui permirent d'améliorer les rations, mais surtout de ceux que j'ai vécu. Il y en eut d'autres sans doute, mais ils ne me concernent pas.

Les châtaignes : à l'automne, nous allions dans les forêts ramasser ces fruits (pour nous, c'était Saint Nom la Bretèche, terminus d'une ligne partant de la gare Saint Lazare), avec des centaines d'autres personnes, nous ratissions les sous-bois et ramenions des dizaines de kilos que nous mangions à la limousine : épluchées, cuites à l'étouffée, versées brulantes dans du lait froid soustrait au petit déjeuner : ce furent quelques jours où la faim ne se fit pas trop sentir.

<u>Les écrevisses</u>: le canal Saint-Denis en regorgeait : cela ne dura pas. Après avoir acheté des "balances", plateaux garnis de quelques déchets, nous les laissions filer jusqu'au fond et les remontions au bout d'une heure. Les premières fois, il y avait toujours plusieurs grosses écrevisses, puis leur taille diminua et finalement nous ne remontâmes plus rien.

Les gâteaux "vitaminés": largesse de "l'État français", envers ses collégiens. Chaque jour, à la dernière heure de cours, un élève allait chercher une boite de biscuits: nous avions droit à 4. Après, une bourse d'échanges s'organisait: les uns les vendaient, d'autres les achetaient, sans oublier ceux qui les mangeaient sous l'œil résigné du professeur.

<u>Les fausses cartes de pain</u>: au bout d'un certain temps, des cartes de pain très différentes de celles dont on avait l'habitude, firent leur apparition: certaines venaient d'autres départements, d'autres d'une origine imprécise, mais je ne vis jamais un boulanger nous les refuser: elles se vendaient à un prix très modéré.

Manger à la gamelle : au collège, une cantine fonctionnait, mais pour en bénéficier, il aurait fallu donner des tickets de pain, de viandes, etc... Nombreux furent ceux qui refusaient et amenaient leur repas dans une gamelle qui était réchauffée au bain-marie. Ce fut mon cas, mais bien souvent tout ce qui ne se réchauffait pas était avalé dans la matinée, la faim me tenaillait.

<u>Les échanges</u> : dans le premier bâtiment du 3 impasse Bordier, se trouvait une pâtisserie industrielle où travaillait un ami de mes parents. En échange de

légumes (mon père travaillait aux Halles de Paris alors au centre de la capitale, sur le "carreau" de la pointe Saint-Eustache, réservé aux cultivateurs vendant des légumes), ce pâtissier nous donnait de la farine, des gâteaux ou du pain bien blanc comme on n'en voyait plus.

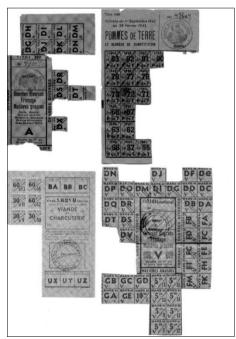
Lorsque la "zone libre" fut à son tour occupée, nous pûmes reprendre contact avec la famille de la Creuse. Ma mère acheta plusieurs fois des coupons de tissu au "Marché Saint Pierre" en bas de Montmartre, les emporta, et revint avec beurre, pâté, lard, etc..

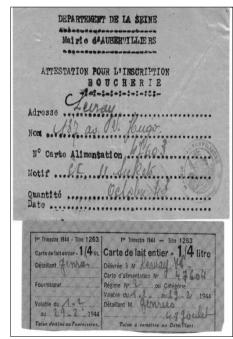
Une autre tante habitant Donzère dans la Drôme, dont les filles travaillaient à la chocolaterie du lieu, nous envoya un jour, une boite de "bâtons chocolatés ", qui nous régalèrent, un temps trop court.

Une anecdote familiale pour terminer : "Piou-Piou" : Lors d'un de ses voyages au pays, une voisine voulant remercier ma mère mais ne pas se dégarnir de sa basse-cour, lui fit cadeau d'un petit poulet déplumé, dont les jours devaient être comptés. C'était sans compter sur l'amour des bêtes dans la famille : élevé à la mie de pain trempée dans du lait, il survécut, fut nommé « Piou-Piou » et devint un coq de belles dimensions. On lui avait aménagé un coin de la cuisine, derrière un grillage qu'il n'avait de cesse de franchir.

On lui procura deux poules qui, au moins, donnaient des œufs.

Tout se passa bien pendant l'hiver, mais quand vinrent les beaux jours, ses "cocoricos" stridents réveillèrent un peu tôt les voisins des trois bâtiments de sept étages environnants. Au lieu d'apprécier cette bouffée de campagne dans la ville, ils se plaignirent et ce coq finit comme ses congénères, dans la casserole; mais je fus le seul à me régaler, quitte à passer pour un monstre sans cœur.





Différents tickets de rationnement des années 40

SE CHAUFFER SOUS L'OCCUPATION

SOUVENIRS DU 3 IMPASSE BORDIER À AUBERVILLIERS (par Jacques DESSAIN)

es hivers furent particulièrement rigoureux, et le charbon, principal mode de chauffage dans les grands immeubles, délivré avec parcimonie en déchange de tickets.

Dans cet ensemble de 6 bâtiments de 7 étages datant des années 1930, le chauffage central avait été installé, fonctionnant jusqu'à la guerre ; mais avec l'instauration du rationnement, il aurait fallu donner une partie de son allocation pour le maintien du mode de chauffage, ce qu'une majorité de locataires refusa. et le système fut abandonné; les radiateurs, remplaçant les cheminées où le père noël descendait, (ce qu'on me fit croire jusqu'à l'âge de 5-6 ans) ne servirent plus que de supports de rangement.

En plus du gaz, chacun avait une cuisinière alimentée en charbon; chaque hiver, celle-ci était déplacée de la cuisine vers la salle pour répartir un peu mieux la chaleur. Un gros tuyau reliait cette cuisinière à la cheminée d'évacuation toujours située dans la cuisine. Elle n'empêcha pas les chambres d'être très froides, et du givre obscurcir les carreaux des fenêtres.



Une allée du cimetière parisien de Pantin

L'allocation de charbon aurait été insuffisante à elle seule ; il fallait trouver des compléments. Ce furent :

Les marrons d'inde : à chaque automne, j'allais au cimetière parisien de Pantin, en ramasser et revenir chargé d'une vingtaine de kilos, nécessitant plusieurs arrêts pour me reposer. Après les avoir entaillés pour éviter leur éclatement ; ils étaient ajoutés au charbon et contribuaient au chauffage.

La recherche de charbon par glanage : on a du mal à se représenter de nos jours, les endroits ou l'on trouvait des morceaux de charbon mélangés à d'autres matériaux. J'en trouvais au cimetière parisien déjà cité (près des ossuaires), au canal Saint-Denis (lors du déchargement des péniches), sur Pantin, près de l'ancienne ligne de chemin de fer de Pantin à Saint-Denis.

Et ma mémoire doit en oublier.

Bois et Papier: pour faire démarrer le feu, il fallait amorcer avec du papier, puis du bois. Nous en avons trouvé sans trop de problèmes malgré le format réduit des journaux et la rareté des "ligots "buchettes de bois débitées en fagots. Le papier, roulé en boule, humecté, séché faisait aussi un combustible d'appoint.

Enfin, nous avons survécu.....

LA MALADRERIE

(OBJET D'ÉTUDES UNIVERSITAIRES).

ous la direction de Fanny Delaunay, professeur à l'université de ParisVIII, des étudiants ont examiné les développements spatiaux de deux ensembles : le Franc Moisin à Saint Denis et la Maladrerie à Aubervilliers. Cela faisait suite à une visite d'une partie du vieil Aubervilliers avec la participation de la S.H.V.A. Nous signalerons simplement la partie de l'étude de Lanciné Koate et Camille Sciuto consacrée à la Maladrerie qui offre une nouvelle lecture de l'habitat et de l'habité, du rôle d'architecte-urbaniste dans le dossier des territoires et du quotidien des habitants.

Bravo à ces étudiants pour leurs recherches et leur analyse des avantages et des inconvénients de ce type de construction et merci à leur professeur. *Pour info. leur travail peut être consulté à la Société d'Histoire.*





TRANSLATION DES CIMETIÈRES

es défunts après avoir été enterrés dans et autour des églises, un décret de Napoléon 1^{er}, appliqué sous Louis XVIII, ordonnait le déplacement des cimetières à l'extérieur des agglomérations, à 35 ou 40m de la dernière maison, de préférence sur un terrain élevé et exposé au nord¹. À Aubervilliers le point le plus élevé étant un peu loin du village (la Motte - 41m - où sera construit le fort), on respecte les autres conditions et on l'établit là où il y a actuellement la maison de retraite Constance Mazier.

Le village s'agrandissant, ce lieu fut englobé dans celui-ci ; trop étroit, il est de nouveau déplacé à son emplacement actuel².

Lors d'un agrandissement du centre de gérontologie, des fouilles furent entreprises par l'unité d'archéologie du 93, dirigées par Fabien Normand.

Nous y reviendrons plus en détails dans notre prochain bulletin.

Ci-dessous la maison de retraite Constance Mazier construite sur le 2^{ème} emplacement du cimetière d'Aubervilliers.



¹ Voir « Chroniques d'Aubervilliers, tome 1 » de Jacques Dessain

² Voir « Chroniques d'Aubervilliers, tome 2 » de Jacques Dessain

RECHERCHES

- -Dans le cadre d'une étude sur la fabrication de la bière dans notre région, Monsieur Gaspard Tine-beres et nous-mêmes lançons un avis de recherche sur d'anciennes brasseries à Aubervilliers et ses environs. Si vous avez des documents ou bien des souvenirs de celles-ci n'hésitez pas à nous contacter.
- Photos de classes du groupe **Edgar Quinet** : Maternelle **Marc Bloch** 1967 à 1969 ; Primaire **Albert Mathiez** 1970 à 1975

- :- :- :- :- :- :- :- :- :- :-

À VOS CRAYONS

... la SHVA cherche un logo...!

Il convient simplement de réaliser un petit dessin qui servira à identifier et à reconnaitre notre association.

Vous pouvez le présenter dans la taille que vous voulez, mais en ne perdant pas de vue qu'il sera utilisé par exemple, sur notre papier à lettre, donc assez petit (environ 2cm). Par ailleurs, vous pouvez utiliser le noir et maximum deux autres couleurs.

Toutes les idées seront examinées. Vous pouvez également nous en adresser plusieurs.

N'hésitez pas à nous les faire parvenir (par courriel ou par La Poste) er n'oubliant pas de noter vos coordonnées, et au plus tard le 31 décembre 2016.

Le choix sera fait, par vote, lors de notre prochaine réunion « *Galette* » le 07 janvier prochain.

L'heureux gagnant sera bien sur récompensé!

Société de l'Histoire et de la Vie à Aubervilliers

70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers

Téléphone : 01 49 37 15 43

Courriel: histoire.aubervilliers@yahoo.fr